

# Opéra de Monte-Carlo : une Rusalka entre deux eaux



Le décor de *Rusalka*, présenté à l'opéra Garnier de Monte-Carlo

Antonin Dvorak compose "Rusalka" à la campagne où il a élu domicile au domaine de Kaunitz chez son beau-frère. La propriété boisée et son étang l'inspirent pour écrire le conte lyrique qui narre les amours pathétiques de l'Ondine Rusalka. Dieter Kaegi, le metteur en scène, a bien compris que l'étang est la pièce maîtresse de l'ouvrage

car c'est dans les profondeurs de l'élément liquide que se scellera le destin de Rusalka et du Prince. Un dispositif circulaire figurant la pièce d'eau occupe donc le centre du plateau et les épisodes du château se déroulent en arrière-plan sur fonds de projections d'images. Cet agencement contraint souvent les solistes à chanter fort loin de la

salle et cet effet les coupe du contact avec le public. Dieter Kaegi que l'on a connu assurément beaucoup mieux inspiré utilise moult accessoires pour tenter d'illustrer son propos, mais les mesquines éclaboussures qui ponctuent les ébats de l'Ondin ou la volée de chaises dorées sur fonds de ciel azuré se révèlent peu efficaces et l'ensemble donne une bizarre impression de méli-mélo qui au final ne convainc guère. La direction de Lawrence Foster qui retrouvait pour l'occasion une phalange qu'il connaît bien, manque étrangement de fluidité et l'on cherche en vain dans les flots tumultueux de la masse orchestrale la sensualité, l'intimisme et le lyrisme romantique qui caractérisent l'atmosphère de *Rusalka*. Côté voix, Jean Louis Grinda a réuni un plateau de qualité : Alexei Tikhomirov campe un Ondin superbe de mu-

sicalité et hautement expressif, Ewa Podles (Jezibaba) demeure une valeur sûre dans la rare tessiture des contre-altos et Valdi Jansons dessine un garde-forestier de belle facture. Le Prince de Maxim Akseonov revêt une belle prestance scénique, arborant un aigu facile et ouvert face à la Princesse étrangère convenablement incarnée par Tatiana Pavlovskaja.

La séduisante Barbara Haveman affiche dans le rôle-titre un joli timbre mordoré mais semble hardicapée par un legato incertain notamment lors de l'invocation à la lune, trop dénuée par ailleurs de sensibilité et d'érotisme pour véritablement émouvoir. Un spectacle ponctué par des applaudissements toujours très réservés du public monégasque, mais incontestablement cette Ondine manquait un peu de fluidité. **YC**